

TRADUÇÃO / TRANSLATION

CARTA DE DESCARTES A ELISABETH

Tradução e Introdução de Carlos Arthur R. do NASCIMENTO*

INTRODUÇÃO

Já se observou que “entre aqueles a quem se dá o nome de “grandes” da filosofia... só Descartes não escreveu um texto explicitamente político” (1, p. 29). Se ressaltarmos alguns trechos do *Discurso do método* em que a política comparece muito mais para ser excluída das preocupações do filósofo do que para se constituir em objeto de reflexão, só a podemos encontrar na obra cartesiana publicada através de “desvios”**. No entanto, malgrado ele mesmo, Descartes é levado a falar de política em suas cartas. Notadamente num grupo de cartas à sua estimada princesa Elisabeth***. Apresentamos aqui a tradução de uma destas cartas, notável sobretudo porque nela se desenvolve um comentário de *O príncipe* de Maquiavel e onde se percebe que, mesmo quando Descartes se inclina a adotar os pontos de vista do florentino, o faz por motivos inteiramente distintos.

Utilizamos o texto da edição Adam et Tannery (2) que acompanha esta tradução. Na transcrição do original a ortografia francesa foi atualizada, utilizando para tanto o texto da Bibliothèque de la Pléiade (3).

Descartes à Elisabeth

Egmond, septembre 1646

Madame,

J'ai lu le livre dont Votre Altesse m'a commandé de lui écrire mon opinion, et j'y trouve plusieurs préceptes qui me semblent fort bons; comme entre autres au 19 et 20e chapitres: Qu'un Prince doit toujours éviter la haine et le mépris de ses sujets, et que l'amour du peuple vaut mieux que les forteresses. Mais il y en a aussi plusieurs autres que je ne saurais approuver. Et je crois que ce en quoi l'Auteur a le plus manqué, est qu'il n'a pas mis assez de distinction entre les Princes qui ont acquis un Etat par des

* Departamento de Filosofia — Faculdade de Comunicação e Filosofia — Pontifícia Universidade Católica — 01000 — SP.

** A expressão é de Châtelet (1, p. 29). É o que tentaria, por exemplo, A. Negri (4).

*** Ver a respeito (5) e (6).

voies justes, et ceux qui l'ont usurpé par des moyens illégitimes; et qu'il a donné à tous, généralement, les préceptes qui ne sont propres qu'à ces derniers. Car comme, en bâtissant une maison dont les fondements sont si mauvais qu'ils ne sauraient soutenir des murailles hautes et épaisses, on est obligé de les faire faibles et basses, ainsi ceux qui ont commencé à s'établir par des crimes sont ordinairement contraints de continuer à commettre des crimes, et ne se pourraient maintenir s'ils voulaient être vertueux.

C'est au regard de tels Princes qu'il a pu dire, au chapitre 3: Qu'ils ne sauraient manquer d'être hais de plusieurs; et qu'ils ont souvent plus d'avantage à faire beaucoup de mal qu'à en faire moins, pour ce que les légères offenses suffisent pour donner la volonté de se venger, et que les grandes en ôtent le pouvoir. Puis, au chapitre 15: Que, s'ils voulaient être gens de bien, il serait impossible qu'ils ne se ruinassent parmi le grand nombre de méchants qu'on trouve partout. Et au chapitre 19: Qu'on peut être hai pour de bonnes actions aussi bien que pour de mauvaises.

Sur lesquels fondements il appuie des préceptes très tyranniques, comme de vouloir qu'on ruine tout un pays, afin d'en demeurer le maître; qu'on exerce de grandes cruautés, pourvu que ce soit promptement et tout à la fois; qu'on tâche de paraître homme de bien, mais qu'on ne le soit pas véritablement; qu'on ne tienne sa parole qu'aussi longtemps qu'elle sera utile; qu'on dissimule, qu'on trahisse; et enfin que, pour régner, on se dépouille de toute humanité, et qu'on devienne le plus farouche de tous les animaux.

Mais c'est un très mauvais sujet pour faire des livres, que d'entreprendre d'y donner de tels préceptes, qui, au bout du compte, ne sauraient assurer ceux auxquels il les donne; car, comme il avoue lui-même, ils ne se peuvent garder du premier qui voudra négliger sa vie pour se venger d'eux. Au lieu que, pour instruire un bon Prince, quoique nouvellement entré dans un Etat, il me semble qu'on lui doit proposer des maximes toutes contraires, et supposer que les moyens dont il s'est servi pour s'établir ont été justes; comme, en effet, je crois qu'ils le sont presque tous, lorsque les Princes qui les pratiquent les estiment tels; car la justice entre les Souverains a d'autres limites qu'entre les particuliers, et il semble qu'en ces recontres Dieu donne le droit à ceux auxquels il donne la force. Mais les plus justes actions deviennent injustes, quand ceux qui les font les pensent telles.

On doit aussi distinguer entre les sujets, les amis ou alliés et les ennemis. Car, au regard de ces derniers, on a quasi permission de tout faire, pourvu qu'on en tire quelque avantage pour soi ou pour ses sujets; et je ne désapprouve pas, en cette occasion, qu'on accouple le renard avec le lion et qu'on joigne l'artifice à la force. Même je comprends, sous le nom d'ennemis, tous ceux qui ne sont point amis ou alliés, pour ce qu'on a droit de leur faire la guerre, quand on y trouve son avantage, et que, commençant à devenir suspects et redoutables, on a lieu de s'en défier. Mais j'excepte une espèce de tromperie, qui est si directement contraire à la société, que je ne crois pas qu'il soit jamais permis de s'en servir, bien que notre Auteur l'approuve en divers endroits, et qu'elle ne soit que trop en pratique: c'est de feindre d'être ami de ceux qu'on veut perdre, afin de les pouvoir mieux surprendre. L'amitié est une chose trop sainte pour en abuser de la sorte; et celui qui aura pû feindre d'aimer quelqu'un, pour le trahir, mérite que ceux qu'il voudra par après aimer véritablement, n'en croient rien et le haisent.

Pour ce qui regarde les alliés, un Prince leur doit tenir exactement sa parole, même lorsque cela lui est préjudiciable; car il ne le saurait être tant, que la réputation de ne manquer point à faire ce qu'il a promis lui est utile; et il ne peut acquérir cette réputation que par de telles occasions, où il y va pour lui de quelque perte; mais en celles qui le ruinerait tout à fait, le droit des gens le dispense de sa promesse. Il doit aussi user de

beaucoup de circonspection, avant que de promettre, afin de pouvoir toujours garder sa foi. Et bien qu'il soit bon d'avoir amitié avec la plupart de ses voisins, je crois néanmoins que le meilleur est de n'avoir point d'étroites alliances, qu'avec ceux qui sont moins puissants. Car, quelque fidélité qu'on se propose d'avoir, on ne doit pas attendre la pareille des autres, mais faire son compte qu'on en sera trompé, toutes les fois qu'ils y trouveront leur avantage; et ceux qui sont plus puissants l'y peuvent trouver, quand ils veulent, mais non pas ceux qui le sont moins.

Pour ce qui est des sujets, il y en a de deux sortes: à savoir les grands et le peuple. Je comprends, sous le nom de grands, tous ceux qui peuvent former des partis contre le Prince, de la fidélité desquels il doit être très assure; ou, s'il ne l'est pas, tous les politiques sont d'accords qu'il doit employer tous ses soins à les abaisser, et qu'en tant qu'ils sont enclins à brouiller l'Etat, il ne les doit considérer que comme ennemis. Mais, pour ses autres sujets, il doit surtout éviter leur haine et leur mépris; ce que je crois qu'il peut toujours faire, pourvu qu'il observe exactement la justice à leur mode (c'est-à-dire suivant les lois auxquelles ils sont accoutumés), sans être trop rigoureux aux punitions, ni trop indulgent aux grâces, et qu'il ne remette pas de tout à ses Ministres, mais que, leur laissant seulement la charge des condamnations plus odieuses, il témoigne avoir lui-même le soin de tout le reste; puis aussi, qu'il retienne tellement sa dignité, qu'il ne quitte rien des honneurs et des déférences que le peuple croit lui être dues, mais qu'il n'en demande point davantage, et qu'il ne fasse paraître en public que ses plus sérieuses actions, ou celles qui peuvent être approuvées de tous, réservant à prendre ses plaisirs en particulier, sans que ce soit jamais au dépens de personne; et enfin qu'il soit immuable et inflexible, non pas aux premiers desseins qu'il aura formés en soi-même, car d'autant qu'il ne peut avoir l'oeil partout, il est nécessaire qu'il demande conseil, et entende les raisons de plusieurs, avant que de se résoudre; mais qu'il soit inflexible touchant les choses qu'il aura témoigné avoir résolues, encore même qu'elles lui fussent nuisibles; car malaisément le peuvent-elles être tant que serait la réputation d'être léger et variable.

Ainsi je désapprouve la maxime du chapitre 15: Que, le monde étant fort corrompu, il est impossible qu'on ne se ruine, si l'on veut être toujours homme de bien; et qu'un Prince, pour se maintenir, doit apprendre à être méchant, lorsque l'occasion le requiert; si ce n'est peut-être que, par un homme de bien, il entende un homme superstitieux et simple, qui n'ose donner bataille au jour du Sabbat, et dont la conscience ne puisse être en repos, s'il ne change la religion de son peuple. Mais, pensant qu'un homme de bien est celui qui fait tout ce que lui dicte la vraie raison, il est certain que le meilleur est de tâcher à l'être toujours.

Je ne crois pas aussi ce qui est au chapitre 19: Qu'on peut autant être haï pour les bonnes actions, que pour les mauvaises, sinon en tant que l'envie est une espèce de haine; mais cela n'est pas le sens de l'Auteur. Et les Princes n'ont pas coutume d'être enviés par le commun de leurs sujets; ils le sont seulement par les grands, ou par leurs voisins, auxquels les mêmes vertus qui leur donnent de l'envie, leur donnent aussi de la crainte; c'est pourquoi jamais on ne doit s'abstenir de bien faire, pour éviter cette sorte de haine; et il n'y en a point qui leur puisse nuire, que celle qui vient de l'injustice ou de l'arrogance que le peuple juge être en eux. Car on voit même que ceux qui ont été condamnés à la mort, n'ont point coutume de haïr leurs juges, quand ils pensent l'avoir méritée; et on souffre aussi avec patience les maux qu'on n'a point mérités, quand on croit que le Prince, de qui on les reçoit, est en quelque façon contraint de les faire, et qu'il en a du déplaisir pour ce qu'on estime qu'il est just qu'il préfère l'utilité publique à celle des particuliers. Il y a seulement de la difficulté, lorsqu'on est obligé de satisfaire à deux partis qui jugent différemment de ce qui est juste, comme lorsque les Empereurs

Romains avaient à contenter les Citoyens et les Soldats; auquel cas il est raisonnable d'accorder quelque chose aux uns et aux autres, et on ne doit pas entreprendre de faire venir tout d'un coup à la raison ceux qui ne sont pas accoutumés de l'entendre; mais il faut tâcher peu-à-peu, soit par des écrits publics, soit par les voix des Prédicateurs, soit par tels autres moyens, à la leur faire concevoir. Car enfin le peuple souffre tout ce qu'on lui peut persuader être juste, et s'offense de tout ce qu'il imagine d'être injuste; et l'arrogance des Princes, c'est-à-dire l'usurpation de quelque autorité, de quelques droits, ou de quelques honneurs qu'il croit ne leur être point dus, ne lui est odieuse, que pour ce qu'il la considère comme une espèce d'injustice.

Au reste, je ne suis pas aussi de l'opinion de cet Auteur, en ce qu'il dit en sa Préface: Que, comme il faut être dans la plaine, pour mieux voir la figure des montagnes, lorsqu'on en veut tirer le crayon ainsi on doit être de condition privée, pour bien connaître l'office d'un Prince. Car le crayon ne représente que les choses qui se voient de loin; mais les principaux motifs des actions des Princes sont souvent des circonstances si particulières que, si ce n'est qu'on soit Prince soi-même, ou bien qu'on ait été fort longtemps participant de leurs secrets, on ne les saurait imaginer.

C'est pourquoi je mériterais d'être moqué, si je pensais pouvoir enseigner quelque chose à Votre Altesse en cette matière; aussi n'est-ce pas mon dessein, mais seulement de faire que mes lettres lui donnent quelque sorte de divertissement, qui soit différent de ceux que je m'imagine qu'elle a en son voyage, lequel je lui souhaite parfaitement heureux: comme sans doute il le sera, si Votre Altesse se résout de pratiquer ces maximes qui enseignent que la félicité d'un chacun dépend de lui-même, et qu'il faut tellement se tenir hors de l'empire de la Fortune, que, bien qu'on ne perde pas les occasions de retenir les avantages qu'elle peut donner, on ne pense pas toutefois être malheureux lorsqu'elle les refuse; et pour ce qu'en toutes les affaires du monde il y a quantité de raisons pour et contre, qu'on s'arrête principalement à considérer celles qui servent à faire qu'on approuve les choses qu'on voit arriver. Tout ce que j'estime le plus inévitable sont les maladies du corps, desquelles je prie Dieu qu'il vous préserve, et je suis avec toute la dévotion que je puis avoir, etc...

De Descartes a Elisabeth

Egmond, setembro de 1646

Minha Senhora,

Li o livro do qual Vossa Alteza me ordenou que lhe escrevesse minha opinião e encontro nele vários preceitos que me parecem muito bons, como, entre outros, nos capítulos 19 e 20, que um Príncipe deve sempre evitar o ódio e o desprezo de seus súditos e que o amor do povo vale mais que as fortalezas. Mas há também nele vários outros que eu não poderia aprovar. Creio que aquilo em que o Autor mais falhou é que não estabeleceu bastante distinção entre os Príncipes que adquiriram um Estado por vias justas e aqueles que o usurparam por meios ilegítimos e que deu a todos, de maneira geral, os preceitos que só são próprios a estes últimos. Pois, assim como ao construir uma casa cujas fundações são tão más que não poderiam sustentar paredes altas e espessas, é-se obrigado a fazê-las fracas e baixas, também aqueles que começaram a se estabelecer por meio de crimes são obrigados ordinariamente a continuar a cometer crimes e não poderiam se manter se quisessem ser virtuosos.

É a respeito de tais Príncipes que ele pôde dizer, no capítulo 3.^o, que eles não poderiam deixar de ser odiados por muitos e que eles têm freqüentemente mais vantagem em fazer muito mal do que em fazer menos, pelo fato de que as ofensas leves bastam para dar vontade de vingar e as grandes tiram o poder para tal. Depois, no capítulo 15, que se quisessem ser gente de bem, seria impossível que não se arruinassem no meio do grande número de maus que se encontra por toda parte. E, no capítulo 19, que é possível ser odiado pelas boas ações tanto quanto pelas más.

Sobre tais fundamentos ele apóia preceitos muito tirânicos, como querer que se arruine toda uma região a fim de permanecer senhor dela; que se exerça grandes crueldades contanto que seja prontamente e de uma só vez; que se esforce por parecer homem de bem mas que não o seja verdadeiramente; que se mantenha a palavra apenas durante o tempo em que ela for útil; que se dissimule; que se traia; enfim, que, para reinar, se despoje de toda humanidade e torne-se o mais feroz de todos os animais.

Mas trata-se de um péssimo tema para fazer livros, empreender dar aí tais preceitos que, no final das contas, não poderiam assegurar aqueles aos quais os dá. Pois, como ele próprio confessa, estes não podem resguardar-se do primeiro que queira negligenciar sua vida para vingar-se deles. Em lugar disso, para instruir um bom Príncipe, ainda que entrado de novo num Estado, parece-me se lhe deva propor máximas completamente contrárias e supor que os meios de que ele se serviu para estabelecer-se foram justos; como, de fato, creio que o são quase todos, quando os Príncipes que os praticam os julgam tais. Pois a justiça entre os Soberanos tem outros limites que entre os particulares e parece que nestas ocorrências Deus dê o direito àqueles aos quais dá a força. Mas, as mais justas ações se tornam injustas quando os que as fazem as pensam tais.

Deve-se também distinguir entre os súditos, os amigos ou aliados e os inimigos. Pois, a respeito destes últimos, tem-se como que permissão de fazer tudo, contanto que se tire disso alguma vantagem para si ou para seus súditos. Não desaprovo, pois, nesta ocorrência, que se acople a raposa com o leão e que se junte o artifício à força. Compreendo mesmo, sob o nome de inimigos, todos os que não são amigos ou aliados, pelo fato de que se tem direito de lhes fazer guerra quando nisto se encontra nossa vantagem e que, começando a tornar-se suspeitos e temíveis, tem-se motivo de desconfiar deles.

Mas excetuo uma espécie de engano, que é tão diretamente contrário à sociedade que creio que não seja jamais permitido servir-se dele, se bem que nosso Autor o aprove em diversas passagens e que esteja excessivamente em prática: trata-se de fingir ser amigo dos que se quer arruinar, a fim de poder surpreendê-los melhor. A amizade é uma coisa demasiado santa para dela abusar deste modo, e aquele que terá fingido amar alguém para o trair, merece que, aqueles que ele quererá amar verdadeiramente depois, não creiam em nada disso e o odeiem.

No que diz respeito aos aliados, um Príncipe deve manter exatamente sua palavra, mesmo quando isto lhe é prejudicial; pois não o poderia ser tanto quanto a reputação de não deixar de fazer o que prometeu lhe é útil; e ele só pode adquirir esta reputação por meio de tais ocasiões onde há para ele alguma perda. Mas naquelas que o arruinariam completamente, o direito das gentes o dispensa de sua promessa. Ele deve também usar de muita circunspeção antes de prometer a fim de poder guardar sempre sua fidelidade. Se bem que seja bom ter amizade com a maior parte de seus vizinhos, creio, no entanto, que o melhor é só ter alianças estreitas com aqueles que são menos poderosos. Pois, seja qual for a fidelidade que nos propusermos ter, não se deve esperar o mesmo dos outros, mas estar certo de que nisto se será enganado todas as vezes que eles aí encontrem sua vantagem e aqueles que são mais poderosos a podem encontrar nisto quando queiram, mas não os que são menos poderosos.

Quanto aos súditos, há duas espécies, a saber: os grandes e o povo. Compreendo, sob o nome de grandes, todos aqueles que podem formar partidos contra o Príncipe. Este deve estar muito assegurado da fidelidade daqueles ou, se não está, todos os políticos estão de acordo que deve empregar todos seus cuidados em rebaixá-los e que, na medida em que eles se inclinam a desorganizar o Estado, não os deve considerar senão como inimigos. Mas, no que toca a seus outros súditos, ele deve sobretudo evitar seu ódio e seu desprezo. O que, creio, pode sempre fazer, contanto que observe exatamente a justiça à moda deles (isto é, seguindo as leis às quais eles estão acostumados) sem ser muito rigoroso nas punições nem muito indulgente nas graças e que não se entregue de todo a seus Ministros, mas, deixando-lhes somente o encargo das condenações mais odiosas, testemunhe ter ele próprio o cuidado de todo o resto. Depois, que ele guarde também de tal modo sua dignidade que nada retire das honras e das deferências que o povo crê lhe serem devidas, mas não peça mais deste e só faça aparecer em público suas ações mais sérias ou aquelas que podem ser aprovadas por todos, reservando-se a gozar seus prazeres em particular, sem que seja jamais às expensas de ninguém. Enfim, que seja imutável e inflexível, não aos primeiros designios que terá formado em si próprio, pois, na medida em que não pode ter o olho por toda parte, é necessário que peça conselho e ouça as razões de muitos antes de se resolver, mas que seja inflexível no tocante às coisas que ele testemunhar ter resolvido, ainda mesmo que estas lhe sejam prejudiciais porque, dificilmente, podem elas sê-lo tanto quanto seria a reputação de ser leviano e instável.

Assim, desaprovo a máxima do capítulo 15: sendo o mundo muito corrompido, é impossível que não nos arruinemos se quisermos ser sempre homens de bem e um Príncipe, para se manter, deve aprender a ser malvado quando a ocasião o requisier. A não ser, talvez, que, por um homem de bem, ele entenda um homem supersticioso e simples, que não ousa ferir batalha no dia de Sábado e cuja consciência não possa estar em repouso se ele não mudar a religião de seu povo. Mas, pensando que um homem de bem é aquele que faz tudo que lhe dita a razão verdadeira, é certo que o melhor é esforçar-se por sê-lo sempre.

Não quero também o que se encontra no capítulo 19: que tanto podemos ser odiados pelas boas ações quanto pelas más; a não ser na medida em que a inveja é uma es-

pécie de ódio; mas este não é o sentido do Autor. E não é costumeiro os Príncipes serem invejados pelo comum de seus súditos; eles o são somente pelos grandes ou pelos vizinhos aos quais as mesmas virtudes que lhes dão inveja, lhes dão também temor. É por isso que não devemos jamais abster-nos de fazer bem para evitar esta espécie de ódio. E não o há de modo nenhum que lhes possa prejudicar senão o que vem da injustiça e da arrogância que o povo julga estar neles. Pois vemos que mesmo aqueles que foram condenados à morte não têm costume de odiar seus juizes quando eles pensam tê-lo merecido; e sofre-se também com paciência os males que não merecemos quando se crê que o Príncipe, de quem os recebemos, é de algum modo obrigado a fazê-los e que ele tem desprazer nisto, pelo fato de que estima-se que é justo que ele prefira a utilidade pública à dos particulares. Há dificuldade somente quando se é obrigado a satisfazer dois partidos que julgam diferentemente a respeito do que é justo como quando os Imperadores Romanos tinham de contentar os Cidadãos e os Soldados. Neste caso, é razoável conceder alguma coisa a uns e outros e não se deve empreender fazer vir, de um só golpe, à razão aqueles que não estão acostumados a ouvi-la. Mas é preciso esforçar-se, seja através de escritos públicos, seja pela voz dos Pregadores, seja por outros meios determinados, por fazê-los concebê-la pouco a pouco. Pois, enfim, o povo suporta tudo o que se pode persuadi-lo de que é justo e ofende-se com tudo o que ele imagina que é injusto; e a arrogância dos Príncipes, isto é, a usurpação de alguma autoridade, de alguns direitos ou de algumas honras, que ele crê não lhes serem devidas, só lhe é odiosa pelo fato de que ele a considera como uma espécie de injustiça.

Apesar disso, não sou também da opinião deste Autor quanto ao que ele diz no seu Prefácio: que, assim como é preciso estar na planície para ver melhor a forma das montanhas quando se quer traçar um esboço, também deve-se ser de condição privada para conhecer bem o ofício de um Príncipe. O esboço representa apenas as coisas que se vêem de longe; mas os principais motivos das ações dos Príncipes são muitas vezes circunstâncias tão particulares que, a não ser que se seja si próprio Príncipe ou então que se tenha sido por longo tempo participante de seus segredos, não se poderia imaginá-los.

É por isso que eu mereceria ser objeto de zombaria se pensasse poder ensinar alguma coisa a Vossa Alteza nesta matéria; por isso tal não é o meu designio, mas somente fazer com que minhas cartas lhe dêem alguma espécie de divertimento que seja diferente daqueles que me imagino que ela tem em sua viagem, a qual lhe desejo perfeitamente feliz. Como, sem dúvida, lhe será se Vossa Alteza se resolver praticar estas máximas que ensinam que a felicidade de cada um depende dele mesmo e que é preciso se manter de tal maneira fora do império da Fortuna que, se bem que não se perca as ocasiões de reter as vantagens que ela pode dar, não se pense, contudo, ser infeliz quando ela as recusa. E visto que, em todos os negócios do mundo há quantidade de razões a favor e contra, detenhamo-nos principalmente em considerar aquelas que servem para fazer com que aproveemos as coisas que vemos acontecer. Tudo o que estimo o mais inevitável são as doenças do corpo, das quais peço a Deus que vos preserve. Sou, com toda a dedicação que posso ter etc...

REFERÊNCIAS BIBLIOGRÁFICAS

1. CHÂTELET, F. — A questão da história da filosofia hoje. In: — *Políticas da filosofia*. Lisboa, Moraes, 1977. p.23-42.
2. DESCARTES, R. — *Oeuvres*, Publiées par Charles Adan et Paul Tannery. Correspondence, Juillet 1643 — Avril 1647. Paris, Léopold Cerf. 1901, Tome 4, 485-494.
3. DESCARTES, R. — *Oeuvres et Lettres*. Paris, Pléiade, Gallimard, 1953. p. 1236-1241.
4. NEGRI, A. — *Descartes politico. O della ragionevole ideologia*. Milano, Feltrinelli, 1970.
5. POLIN, R. — Descartes et la philosophie politique. In: — *L'Aventure de l'esprit, Mélanges Alexandre Koyré II*. Paris, Hermann, 1964. p. 381-399.
6. REGNAULT, F. — La pensée di prévu (Descartes et Machiavel) e Descartes et Elisabeth (Quatre lettres sur Machiavel). In: *Cahiers pour l'analyse 6 (La politique des philosophes)*. Paris, Seuil, p. 21-62.